

d'enrouler, comme une cigarette, le coin de son gilet, ou encore de s'obstiner à faire tourner l'avant-dernier bouton du dit gilet, mais la main gauche hélas !... Entre le deuxième et le troisième couplet le débutant sent quelques gouttes de sueur lui couler sur le front ; il saisit cette occasion de tirer son mouchoir et de s'éponger, ce qui lui permet d'employer les mains à quelque chose de réellement utile. Si quelques applaudissements ou quelques bravos se font entendre la figure de notre blondin devient pourpre jusqu'aux oreilles, de blême qu'elle était ; puis, heureux de finir, il incline bien vite la tête, se retourne et se sauve à toutes jambes pendant que l'accompagnateur termine la ritournelle.

La jeune fille qui débute est tout aussi embarrassée, mais les plis de sa robe sont une ressource et dissimulent la gaucherie de son maintien ; puis, à son entrée et à sa sortie, elle est accompagnée par un cavalier ; elle est protégée !...

Le manque de tenue, ici, résulte de l'inexpérience et l'on peut, à la rigueur, l'excuser.

Le pianiste qui joue du Beethoven, du Mendelssohn et du Moschellès—en un mot la vraie musique classique—est un autre type. Il arrive les cheveux ébouriffés, l'habit boutonné, la cravate blanche avec bouts flottants. Myope, il salue son public sans le voir et en se tenant raide comme un piquet ; puis ils s'assied au piano, ses doigts promènent un petit ouragan sur le clavier ; il s'arrête, caresse ses cheveux, les repousse derrière les oreilles, puis commence. Jeu froid, classique, bon doigté, attaque correcte. Entre chaque partie du *concerto* il se lève, se tourne un moment vers le public, tout en se raidissant, puis se rassied et continue. A la fin, il se retire, raide comme il est entré.

Un classique ! Mais pourquoi cette raideur, affectée ou réelle, qui semble dire au public : "Je suis le seul élu, vous n'êtes que des profanes ! Saluez et applaudissez, car j'ai consenti à laisser arriver jusqu'à vos oreilles la sublimité, l'immensité de mon génie."

Manque de tenue !

Le pianiste-compositeur est tout différent. Il entre, fait un premier salut, puis avance et salue encore en se courbant jusqu'à terre, voit s'il a produit son effet, s'assied au piano dont il essaye le clavier et les pédales—surtout les pédales. Sa chaise est trop basse : il prend majestueusement des livres qui se trouvent à sa portée et ajuste lentement le tout jusqu'à ce qu'artiste et siège soient bien d'aplomb. Alors il rejette subitement la tête en arrière et fait un premier accord suivi d'un long point d'orgue. Il s'enflamme bientôt, se pâme et s'extasie ; il se penche sur le clavier aux passages délicats, il se redresse aux passages énergiques. Il jongle avec les croches, les doubles croches, les triples croches, les arpèges et les accords. Quand son morceau est terminé, il sourit, satisfait de lui-même, et se retire vivement afin de ne pas laisser échapper l'occasion d'un rappel sur lequel il compte absolument.

Cela, c'est de la mise en scène, mais c'est encore du manque de tenue !

Le violoniste est un jeune homme mince—on n'a jamais vu un violoniste gros.—Son violon sous le bras, son archet à la main, il entre et fait sonner le *la* à l'accompagnement ; ce n'est qu'une manière, car il a déjà accordé son instrument dans la coulisse. Une autre manière, c'est de retourner sa cravate afin que le nœud ne gêne pas quand le menton est appuyé sur l'instrument. Cela donne un petit air débraillé très-coquet. Le violoniste tire parfois un mouchoir dont il fait un coussin qu'il place sur la gorge, comme un cataplasme, ce qui n'est nullement coquet, par exemple. Enfin, tenant ferme archet et violon, il commence le thème, bientôt suivi de variations, de revariations avec pizzicati et notes harmoniques. Ses bras s'agitent et sa tête est fortement penchée sur l'instrument comme pour l'empêcher de se sauver dans la bagarre ; les accords succèdent aux octaves, qui succèdent aux sixtes et aux tierces en première, en deuxième, en troisième position ; et l'archet marche toujours, comme un couteau qui voudrait trancher les accords d'abord, le stradivarius ensuite. Le dernier accord a déchiré l'espace ;

notre jeune violoniste remet en poche son coussinet, oublie de redresser sa cravate et sort en ayant l'air d'avoir été vaincu dans le combat qu'il vient de livrer à son violon.

Étrange, bien étrange tenue !

Le chanteur comique...mais tout est permis au comique, pourvu qu'il fasse rire ; donc je n'en dirai rien.

Il est maintenant de mode de faire réciter des vers par une comédienne ou une tragédienne—célèbre ou inconnue. Un quasi costume de circonstance, la figure faite à l'aide de blanc, de rouge, de traits noirs, etc.—comme au théâtre. Elle entre ; elle a un aspect marmoréen qui vous fait froid dans le dos ; elle déclame meurtre, vengeance, poison, poignard, etc ; vous n'y comprenez rien, sinon qu'un grand malheur a dû arriver quelque part. Quand c'est fini, vous vous sentez soulagé, mais vous tremblez encore.

Ne pourrait-on pas prier cette excellente artiste de laisser au théâtre ce qui appartient au théâtre et de nous raconter bien simplement sa petite histoire, sans jeter les bras en l'air, les regards de droite à gauche ? Pourquoi apostropher d'innocents fauteuils ? Pourquoi pousser des cris à réveiller les pompiers de service ? Cela est-il bien la tenue qui convient à l'artiste dans un concert ?

J'aime presque mieux la chanteuse légère ; il est vrai qu'elle est petite. Elle chante légèrement des chansons...légères. Tout en elle est léger...même sa tenue souvent.

Mais pourquoi tant grimacer, tant minauder ? Nous, public de concerts, sérieux dilettantes, n'avons qu'à faire de chansons qui seraient à leur place—et encore !—dans les cafés lyriques, avec la manière de les interpréter—surtout la manière. Chantez aussi légèrement que vous voudrez, mais, de grâce, ne nous initiez pas aux mystères de *Ma nuit de nocces*, etc.

Cela est plus que du manque de tenue !

La cantatrice qui chante l'air du *Prophète*, des *Huguenots* ou du *Trouvère* est une grande et belle personne, très-forte, très-décollétée—trop décollétée parfois.

Toujours manque de tenue !

Enfin, bien à regret il faut en convenir, nos jeunes artistes d'aujourd'hui n'ont plus pour le public le respect qu'avaient leurs aînés. Le public devrait le leur faire remarquer ; il devrait être plus sérieux lui-même et rappeler verbalement, parfois, que la correction de la tenue ne nuit ni au talent ni à la nullité.

L. MOONEN.

—:0.—

Notre violoniste Canadien a Paris.

—:0.—

Nous empruntons à un des grands journaux de Paris, *L'Europe Artiste*, les extraits suivants concernant notre jeune compatriote M. Alfred Désève dont les succès répétés attirent l'attention du public parisien comme aux beaux jours des débuts de Mlle. A banti.

Dimanche, 24 mars dernier dans les superbes salons du célèbre artiste Pierre Petit.

Nous avons assisté à un concert qui a été donné dans ce joli théâtre par M. Mercuriali, entouré de sa famille. Ce célèbre chanteur du théâtre Italien a dit avec une grande maîtrise l'air du *Figaro* dit du *Barbier*, et le superbe duo de la *Juive* d'Halévy, avec M. M. Sandler et Labarre. Ce morceau nous a fait grand plaisir, M. Mercuriali possède cette large manière de phraser qui résulte du grand style et des belles traditions de la grande école italienne. M. Sensier a aussi très-bien chanté, ainsi que plusieurs dames. Après M. Mercuriali, fils, qui a chanté plusieurs scènes comiques, un jeune violoniste canadien, M. de Séve, a joué plusieurs morceaux, accompagné de Mlle. Mercuriali. M. Désève, âgé à peine de vingt ans, fait chanter son instrument avec toutes les suaves inflexions de la voix humaine, redisant les orages et les passions dramatiques avec les mélodieuses touches de son violon. Nous prédisons à M. Désève le plus brillant avenir.—*L'Europe Artiste* du 31 Mars 1878.